

Télérama'

La ligne claire de Thibaut Cuisset

• Luc Desbenoit - Publié le 04/02/2017.



Il mettait en lumière les “lieux délaissés”, dont il savait détecter les tons pastels, la tonalité singulière. Le photographe Thibaut Cuisset, mort à 58 ans, faisait du monde un portrait sans équivalent.

L'attrance que l'on ressent pour cette photo prise en 2010 vers Chablis par [Thibaut Cuisset](#) a quelque chose d'incompréhensible lorsqu'on la détaille. Qu'a-t-elle de si extraordinaire, avec ces corps de fermes trapus arrimés au sol, le terre-plein crayeux et le patchwork de champs qui s'arrondit telle la houle d'un océan fossilisé ? Ce n'est pas le sujet qui subjugue mais le calme, le silence comme méditatif d'un paysage qui interroge celui qui le regarde. La fascination vient de ces couleurs pastel si particulières à ce grand photographe documentaire emporté par un cancer le 19

janvier à l'âge de 58 ans. Cuisset avait le don rare de détecter la tonalité singulière de chaque lieu même à quelques kilomètres d'intervalle.

Né à Maubeuge, l'artiste installé à Montreuil-sous-Bois, dans la proche banlieue de Paris, a commencé à voir ce que nul autre ne voyait en prenant ses premières photographies de paysages au Maroc. C'était en 1985. Cet homme discret, timide, au sourire doux, à la fois chaleureux et peu loquace, entreprend alors de réaliser un portrait de la planète sans équivalent. Il parcourt l'Islande, le désert australien, les campagnes japonaise, andalouse, suisse et... française.



Thibaut Cuisset

Sans titre (Village Byzantin de Serguilla dans le djebel Zawiyyé), Syrie, une terre de pierre, 2008

Sa méthode tient au repérage minutieux des « lieux délaissés », comme il les nommait. A bord d'une voiture à vitesse lente, ou à pied quand les chemins s'arrêtent, il scrute la banalité apparente du paysage en quête de la bonne couleur. Tout compte dans sa composition, jusqu'au moindre brin d'herbe. Il fuit les rouges trop prégnants qui tirent la couverture à eux. Une fois l'endroit choisi, il ne faut pas se rater. Les paysages ne se révèlent qu'à certains instants fugaces. La fenêtre de tir photographique se doit donc d'être aussi précise qu'un départ de fusée pour la Nasa. Toujours aux alentours de midi, comme pour la photo de Chablis, au moment où la lumière zénithale éclaire les couleurs avec peu d'ombres, ce qui a tendance à dramatiser l'espace. A l'instant miraculeux où chaque élément se fond dans

l'ensemble, ou aucun d'entre eux ne vole la vedette, lorsque l'unité est parfaite, il appuie sur le déclencheur de sa chambre moyen format.

Une symphonie planétaire

Passionné par la peinture de Corot et de Cézanne – Cuisset avait d'ailleurs réalisé une série éblouissante sur la montagne Sainte-Victoire en 1997 pour *Télérama* –, le photographe est également admiratif du cinéma d'Antonioni qui lui a appris de quelle façon la lumière peut être un sujet à part entière de la narration. A partir de là, il compose en alchimiste une symphonie planétaire faite de petites touches aux tonalités limpides, claires : violets de la Provence, ocres de la Syrie, beiges du désert namibien, vert normand... Un chant du monde unique en son genre.

Pour répondre aux commandes publiques locales françaises, Thibaut Cuisset a sillonné la campagne – les Côtes-d'Armor, l'Hérault, le pays de Bray, la Corse, les alentours de Clermont-Ferrand... Les régions se l'arrachaient. La beauté de son œuvre, louée depuis longtemps par la critique, lui vaut actuellement une superbe exposition en Alsace. Son talent n'a échappé qu'aux institutions parisiennes. Elles l'ont tout bonnement ignoré. Reste une question : pourquoi ?

A voir

« Campagnes françaises », jusqu'au 12 février à la [Fondation Fernet-Branca](#), Saint-Louis (68).